

Stop the pigeon

Les pigeons, c'est nous, quand nous nous contentons des miettes de l'existence, quand nous pensons « mieux que rien » et que nous nous inclinons devant le pouvoir des plus gros volatiles.

Chaque pigeon naît colombe blanche et éthérée ; l'engrenage social et le milieu urbain le transforment en pigeon de nid, puis maternel, élémentaire, moyen, secondaire, universitaire, et enfin immonde pigeon adulte citadin.

Il y a 6000 ans, les êtres humains considéraient les éléments naturels, et en particulier les animaux et les insectes, non comme différents des humains, mais comme des manifestations des ancêtres : des totems dotés de caractéristiques spéciales et, dans certains cas, magiques.

Après l'invention de l'agriculture et de l'élevage, l'homme commença à se considérer au-dessus des autres êtres ; au cours des siècles suivants et jusqu'à aujourd'hui, les animaux ont été usés, utilisés, exploités à diverses fins, de l'alimentation (je découvre même l'existence du jambon de pigeon de Carlo Giusti) à la compagnie, du travail à la guerre — voyez par exemple l'histoire du pigeon Cher Ami, employé par la 77e division d'infanterie américaine, Signal Corps : un événement qui justifie en quelque sorte, pour beaucoup et même pour les habitants des villes, l'existence même des pigeons et explique leur venue sur la terre, leur but en tant que créatures multidimensionnelles, spectres incorporels impossibles à attraper, extraterrestres capables de se reproduire par une auto-explosion kamikaze qui laisse le corps du vieux pigeon en partie dispersé et en partie mâché sur la chaussée, et un nouveau corps de jeune pigeon planer dans les cieux de la ville.

Notons qu'en ville personne n'a jamais vu de petits de pigeon, que personne ne mangerait jamais un pigeon de ville, tandis que les pigeons de ville mangent tout ce qu'ils trouvent.

Peut-être aussi pour l'une de ces multiples raisons a-t-on commencé récemment à voir des pigeons et d'autres animaux se donner des airs d'humains, et inversement.

Une sorte de zoolâtrie à l'envers trouve de plus en plus d'adeptes, dans laquelle la mutation vers l'animal inhumain représenterait le retour à la nature.

Pigeons bureaucrates habillés en fonctionnaires de notre système en décomposition, conformistes bien rangés qui citent des articles à peine lus, rouages zélés et inconscients du système, êtres dont l'unique but est de nourrir le système auquel ils se sont agrippés pour survivre ; ils mangent les miettes du pouvoir et chient des litanies de lamentations.

Ce sont un mélange terrible entre les Vogons de Douglas Adams et les bureaucrates de Dostoïevski, en triple exemplaire, occupés à faire constamment obstacle au passage d'autrui.

Ils piaillent, bêlent, grognent, grommellent et crient, tous ensemble à l'unisson, cherchant à défendre l'honneur du passé des ancêtres trépassés.

Pendant ce temps, à cause d'eux, il pleut de la merde du ciel.

Les pigeons — en dialecte piémontais « i picciu », en lombard « i pirla », épithètes qui désignent aussi les imbéciles, les andouilles et l'organe génital masculin, comme du reste les oiseaux en général — sont une métaphore du genre humain d'aujourd'hui, celui qui ne pense pas ; mais ce sont aussi des animaux magiques qui roucoulent amoureuxment et nous regardent d'un air interrogatif, peut-être simplement nos ancêtres : silencieux observateurs volants.

Un poème de Montale dit :

Prima di chiudere gli occhi mi hai detto pirla
una parola gergale
non traducibile
Da allora
me la porto addosso
come un marchio che resiste alla pomice
Ci sono anche altri pirla nel mondo
ma come riconoscerli?
I pirla non sanno di esserlo
Se pure ne fossero informati
tenterebbero di scollarsi
con le unghie
quello stimma.

Certains hommes se sont transformés, si bien que les têtes de pigeon ont envahi les grandes villes ; d'autres, comme Giuseppe Belvedere (Monsieur Pigeon), prennent soin des pigeons pour embrasser leur part la plus humaine.

En tout cas nous sommes tous d'irrésistibles pigeons.

Luca Motolese

motolese.com — Texte original en italien